

JEAN AMÉRY

Les Naufragés

roman traduit de l'allemand
par Sacha Zilberfarb

ACTES SUD

UN MATIN

Eugen se réveilla. L'aube froide d'avril filtra, pâle et tremblante, à travers la fenêtre. Dehors, le linge s'agitait sur les tringles. Dans la fenêtre d'en face, on voyait le facteur monter les escaliers d'un pas pesant et mou. Neuf heures, pensa Eugen dans son demi-sommeil. Il s'écarta les cheveux du front. Peu lui importait de reprendre à neuf heures ou plus tard le cours désœuvré de son existence, d'endosser ce fardeau qu'il oubliait, la nuit, plongé dans la chaleur de son corps, sa tête hirsute enfouie parmi les oreillers, dans la tiédeur de ses draps sales.

Qu'il était difficile ce réveil quotidien. Chaque fois, des décombres de rêves flottaient encore à la surface du jour, dont un premier messenger avait déjà été envoyé au cerveau engourdi. Puis, plus promptes, les puissances du jour se rapprochaient, comme une succession de petits coups de marteau, et toutes les choses confuses et lourdes, dont l'âme presque encore chaste, hérissée par le souffle de l'aube, ne pouvait se défaire, étaient évacuées, ensevelies, si bien qu'elle ne se raccrochait plus qu'à des vétilles sans intérêt, bien souvent ridicules.

Le réveil d'Eugen était une lutte de chaque matin. Il fallait triompher des puissances du sommeil, de la chaleur, des étirements sans retenue.

Déchirer le voile pourpre et bestial des rêves tardifs. S'arracher à la voluptueuse chaleur de ses membres. La grande et prodigieuse indifférence de l'endormissement, voilà ce qu'il combattait. Il fallait seconder les messagers du monde diurne contre l'attrait des profondeurs.

Comme s'il n'y avait plus un instant à perdre, comme s'il fallait à tout prix prendre rang dans un ordre réglé du jour, Eugen sautait du lit tous les matins à neuf heures. Et pourtant ne s'étalait devant lui que le triste néant de sa journée, qu'il s'efforçait à cœur perdu de combler. Morne et pâle néant, de solitude et de faim, grondant autour de lui ; membres froids, lèvres sèches, et cœur vide gémissant en sourdine. Voix sourde...

Il ôta sa chemise de nuit et fut nu dans sa chambre, qui donnait de plain-pied sur la cour. Devant sa fenêtre, un mendiant chantait d'une voix éraillée et poussive. Eugen fit couler l'eau froide sur son corps, et, tandis que le jet cristallin effaçait les dernières traces de sueur, les moiteurs sombres des rêves nocturnes se résorbèrent dans son âme. Il ramassa ses vêtements épars et s'habilla. L'état de son costume l'inquiéta, comme chaque jour. Combien de temps tiendrait-il encore ? Le col de chemise et les manchettes s'effilochaient en fin duvet. Comme il aurait été plus simple de sortir sans le col. Le col... symbole de son accoutrement bourgeois. Il aurait mieux valu ralentir le pas, ne plus s'écarter les cheveux du front, laisser tout à son aise la crasse grisâtre obscurcir ses habits, traîner jusqu'au matin dans les estaminets.

Les jours étaient lourds. Seules les nuits restaient bonnes. Aujourd'hui, Agathe avait dormi chez lui et s'en était allée avant l'aube, sans qu'Eugen s'en fût aperçu. C'était si bon... ne pas être obligé de s'endormir seul dans son lit, sentir près de son

corps ce moelleux, cette chaleur, s'abandonner à la fatigue. Seules ces nuits où Agathe couchait avec lui gardaient peut-être encore un peu de paix, d'harmonie, de recueillement, de foi. Alors, oui, on pouvait encore dire : c'est bon la vie, ou bien : c'est chaud, ou encore : c'est sombre... Et il n'y a pas de mots pour décrire ce que c'est que poser la nuit son bras sur la taille et le dos d'une femme, sentir un soupçon de sueur au creux de ses aisselles, coucher son visage dans une chevelure étrangère.

Mais le jour invalidait tout cela. Tout ce que ces heures pouvait lui apporter, de consolation, de foyer, restait dans la clarté du jour inaccessible aux sens, et lorsqu'il y pensait il ressentait souvent une douloureuse angoisse.

Quelques rayons de soleil effleurèrent la cour. Les pâles contours des meubles se détachèrent de l'ombre, et avril frais et blême jeta sa clarté froide et désolante sur la prison d'Eugen.

L'aube s'était à présent dissipée ; le jour intraitable s'était levé. Eugen avait pris son manteau et ouvert la fenêtre. Il était temps de partir et de laisser le vent d'avril, qui s'engouffrait par la fenêtre ouverte, nettoyer la chambre des vestiges de la nuit, des rêves et de l'odeur d'Agathe. C'était l'heure d'affronter les manchettes des journaux, les filles blafardes au petit jour, les employés et les chiens tirant la charrette du boucher. La porte cochère s'ouvrit en gémissant. Eugen était dans la rue.

Tuer les heures à venir, telle était la gageure. Au même moment, Agathe, penchée sous un abat-jour vert, reportait sur un immense registre des chiffres inscrits sur des fiches de couleur. Non loin de là, assis à un petit pupitre, Heinrich Hessel recopiait des chiffres lui aussi. Pour différents qu'ils fussent,

ces chiffres, dans l'étroit cercle desquels vivaient la maîtresse et l'ami, étaient reliés par le mince cordon d'une existence commune. Car elles avaient été *réelles*, ces opérations commerciales que la plume d'Agathe transmuait en abstractions autonomes, et *réelles* aussi ces guerres, ces conquêtes, ces villes assiégées dont Heinrich Hessel inscrivait froidement les dates dans ses petits cahiers d'école bleus. Le 16 janvier, quelqu'un avait commandé et payé cinq barriques de vin à la firme où travaillait Agathe. Quelqu'un de petit, peut-être, le visage rebondi et rougi par l'hiver, avec de grosses lunettes, brillantes et sans monture. Mais rien que cette inscription froide et inhumaine, quoique claire et précise, dans le registre d'Agathe : 16 janvier, M. Korn & fils, 5 pièces de bourgogne al.

Rien ne s'élevait non plus des chiffres de Heinrich, ni odeur de cantine, ni piaffement de sabots. Et cependant Agathe, la maîtresse, et Heinrich, l'ami, restaient tissés dans une trame générale – sens, vie, société, peu importe le nom –, ils étaient soutenus, étayés par une forme extérieure des choses. Ils étaient soigneusement guidés par le cours tout tracé de leurs heures ; et ils pouvaient se laisser conduire où bon lui semblait, vers un rêve quelconque ou un pays lointain, qu'importe, il était là, et, eux, ils le suivaient, affamés, tout à leur angoisse de le perdre.

Eugen Althager, lui, flottait dans le vide. Les jours où il avait travaillé s'étaient perdus dans l'anonymat du passé. Du temps où il avait été garçon libraire, il n'avait plus qu'un savoir objectif, formel, théorique. Aucun souvenir n'en accablait son âme. C'était il y a trois ans de cela. Sa vie alors avait été réglée comme du papier à musique. Il y avait eu les congés, tant attendus, les jours ouvrables, les soirs de libres et les dimanches passés en dévotion.

Autant de fêtes dont l'éclat lumineux avait pâli avec les ans. L'énorme quantité de temps libre qui désormais envahissait sa vie avait étouffé en lui toute idée de liberté. Il livrait contre la liberté une lutte sans merci. Chaque heure gagnée sur elle était une victoire. Et les heures s'enlisaient une à une, sans rime ni raison, mais non sans dignité. Clairs et durs étaient ses jours.

Parfois, au pire du marasme intérieur, quand de toutes parts menaçait l'hébétude, il recherchait la compagnie de ses amis. Il grimpait l'escalier propre et lumineux de l'appartement de Heinrich Hessel. Et la mère de Heinrich lui ouvrait, avec son tutoiement doux et réconfortant. Il faisait encore bon être avec Heinrich Hessel. C'était entre eux une amitié de dix-huit ans. Les deux garçons avaient été placés côte à côte au premier jour d'école, et voilà que Heinrich n'était plus qu'à quelques jours de sa soutenance de thèse... Que d'événements depuis ce premier jour d'école ! L'enfance à la campagne, avec ses équipées grandioses dans les vastes forêts. Qu'en savaient-ils, les gamins de la ville, avec leurs petits jeux minables dans les fourrés grisâtres et poussiéreux des parcs, entre les bennes à ordures et les cordes à linge des arrière-cours ? Ensemble, ils avaient creusé des grottes dans les bois, ils avaient été cavaliers, éclaireurs. Plus tard, les deux garçons s'étaient éloignés pour un temps l'un de l'autre. Eugen, qui avait fréquenté les petites classes d'un collège de province, fut placé très tôt en apprentissage, tandis que Heinrich était livré à l'univers équivoque d'un lycée de la ville. Chaque fois que les deux amis menaçaient de se perdre, quand s'accusaient entre eux les écarts de milieux et de modes de vie, c'était le souvenir de leur passé de chasseurs, de cet âge d'or de chevalerie, qui triomphait.